

Sandrine Roudeix
Les Petites Mères

roman



Flammariion

Extrait de la publication

Les Petites Mères

Sandrine
Roudeix



Concepción, Fernande et Babeth. Trois femmes d'une même famille, trois femmes abandonnées par l'homme qu'elles aimaient, trois femmes qui ont élevé seules leur fille. Ce sont elles, les petites mères, comme les surnomme Rose. Rose qui, justement, vient dîner ce soir pour leur présenter son fiancé. Rose, la fille de Babeth, qui est partie vivre si loin, depuis si longtemps. Son retour réveille le passé, et avec lui la peur, les malentendus. Le repas approche et chacune des petites mères revisite son histoire en espérant que Rose se marie et échappe à la fatalité familiale. Mais Rose, elle, qu'espère-t-elle ?

Comment se construire en tant que femme quand on a grandi dans un univers matriarcal où la dureté et l'incompréhension remplaçaient trop souvent la tendresse et la solidarité ? Dans ce portrait de famille, Sandrine Roudeix raconte les vies de ces femmes sans hommes et explore avec beaucoup de subtilité la complexité du lien maternel – et la nécessité de s'en défaire pour être libre, enfin.

*Sandrine Roudeix est romancière et photographe. En 2010, elle a publié *Attendre (J'ai Lu, 2012)*, un premier texte remarqué par la critique. *Les Petites Mères* est son deuxième roman.*

Flammarion

Les Petites Mères

Du même auteur

Attendre, Flammarion, 2010, J'ai lu, 2012.

Sandrine Roudeix

Les Petites Mères

roman

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8152-3

« Notre père du ciel,
Vous qui êtes dans tous les jardins,
Faites qu'aux étoiles les roses donnent leur parfum
Pour guider sur cette terre noire des canons
Les pas de nos soldats jardiniers jusqu'à leurs maisons.
Je te prie, Seigneur, Père des roses,
Aidez-les à écouter nos cœurs
Jusqu'à nous retrouver dans tous vos jardins.
Ainsi soit-il, Amen. »

Antoine de Saint-Exupéry

À Consuelo

Il vient de partir. Rose entend ses pas dans les escaliers comme un éboulis de pierres. L'avalanche grogne puis murmure. Elle n'aime pas ce moment. La porte d'entrée se referme et le silence avale chaque marche jusqu'à elle. Et si Martin ne revenait pas ? Au fond de son ventre, elle n'a toujours pas réussi à étouffer cette crainte. Pourtant, elle sait qu'il tient à elle. Il n'est pas le genre de type à reprendre ce qu'il donne. Mais elle n'y peut rien. Le jour se lève et elle se sent minuscule.

Dans la salle à manger, assise devant la table en verre du petit déjeuner, elle finit de siroter son thé. Ce matin, il est aux fruits rouges. On dirait la confiture aux griottes que fabriquait son arrière-grand-mère pour mélanger dans les yaourts, lorsqu'elle était gamine. C'est la grand-mère de sa mère et Rose l'avait surnommée la vieille-en-sucre parce qu'elle ne pouvait pas boire son café sans y ajouter au moins cinq morceaux de sucre. Qu'est-ce qu'elle aimait ouvrir un nouveau pot en retirant

l'élastique et le bout de tissu qui enveloppaient le couvercle. Le mélange mielleux avec des morceaux écrabouillés presque noirs qui disparaissaient sous la crème. Malgré le temps et la distance, l'image lui rappelle toujours son enfance. Dire que la prochaine fois qu'elle retrouvera Martin, ce sera ce soir pour le présenter à sa mère.

Lentement, elle repose sa tasse vide et jette un regard à son bol à lui. Comme d'habitude, il ne l'a pas terminé. C'est une manie qu'elle aime bien. Un peu de lui qu'il lui laisse tous les matins. Il y a même la marque de ses lèvres sur le rebord, le baiser qu'il lui a lancé de la porte. Et sur son set de table en coton jaune matelassé, il a renversé un peu de café. Avec précaution, elle décolle ses cuisses du tissu de la chaise, se lève et longe le couloir jusqu'à la cuisine pour aller chercher une éponge. Elle est humide et goutte dans sa main sur le parquet comme un robinet mal fermé. Zut. Elle retourne l'essorer. Puis, une à une, attrape les miettes sur la table. Dans l'ordre, elle rentre la bouteille de lait en plastique dans le réfrigérateur, le beurre dans le compartiment, la baguette entamée dans le sachet en papier pour ne pas qu'elle sèche comme le faisait la vieille-en-sucre lorsqu'elle la gardait le mercredi après-midi pendant que sa mère et sa grand-mère travaillaient, les couverts, les verres, la tasse et le bol dans le lave-vaisselle. Et voilà. Table rase. Il est huit heures, Martin vient de partir et elle n'a plus qu'à se préparer pour ce soir. Elle a pris deux jours de congé. Plus qu'à aller faire des courses et à se tenir prête. Elle espère que sa famille sera heureuse de

rencontrer son fiancé. Un grand jour. Mais de quoi vont-ils bien pouvoir parler ?

Martin était retenu au bureau pour une réunion, lorsqu'elle avait appelé sa mère, lundi dernier. Un coup de fil tous les deux mois, c'était leur rythme à toutes les deux. Rose se confiait au micro comme si elle était seule et sa mère posait des questions en avalant des poignées de bonbons transparents à la menthe. Entre deux réponses courtes et maladroitement malgré leurs efforts, Rose entendait le froissement du papier. Le dernier plat à base de poivrons jaunes que sa mère avait cuisiné. Le manteau en fausse fourrure de lapin dégoté par sa grand-mère dans un vide-greniers. Et la nouvelle émission religieuse dont s'était entichée la vieille-en-sucre. Comme d'habitude, tous les sujets sans sujet y passaient. Mais ce soir-là, Rose avait annoncé qu'ils partaient le week-end suivant chez des amis dans le Sud-Ouest et proposé de s'arrêter dîner en arrivant de l'aéroport. Ce soir-là, sans qu'elle sache très bien comment, elle avait dit maman. Elle avait dit j'aimerais que tu connaisses Martin.

La nuit avait englouti les murs de l'appartement et Rose était restée suspendue au téléphone. Le salon où elle se trouvait était sombre et sinistre. C'était à se demander comment un endroit pouvait à ce point changer de couleurs en l'absence de la personne qu'on aime. Il y avait eu un long silence à l'autre bout du fil. Un bruit de respiration comme une bourrasque de vent entre les murs froids de deux maisons. Puis, sa mère avait répondu oui. Elle inviterait aussi la grand-mère de Rose et la vieille-en-sucre. Au

moins, tu ne feras pas le déplacement pour rien, n'avait-elle pas pu s'empêcher de remarquer avant de raccrocher. Rose avait senti un poids dégringoler de sa poitrine. Il faisait à nouveau clair dans la pièce.

D'un mouvement sec, elle referme la porte du lave-vaisselle, range l'éponge, essuie l'évier puis recule d'un pas. La cuisine brille à nouveau. Comme si on n'y avait rien préparé, tout est à sa place. Tout, sauf Rose. Ça fait tellement longtemps qu'elle n'a pas embrassé sa mère, sa grand-mère et son arrière-grand-mère. Trois ans exactement, depuis son installation avec Martin, qu'elle n'a pas vu ses petites mères, comme elle les appelait, enfant. Trois ans qu'elle n'est pas retournée dans leur ville de province barbouillée de ciel bleu où les gens parlent un français débordant et entortillé. Manque de temps, d'occasions. Bonnes ou mauvaises, des tas de raisons. Mais ce soir, c'est différent. Elle va leur présenter le type qu'elle aime et qu'elle a décidé d'épouser. Pas rien, quand même. Elle espère qu'il va leur plaire. Elle est sûre que sa grand-mère et la vieille-en-sucre vont se réjouir. Mais sa mère, elle ne sait pas.

Elle regarde par la fenêtre au-dessus de l'évier. Leur appartement est situé au sixième étage sur rue. Ascenseur. Lumière. Un morceau du monde découpé rien que pour eux et cinq pièces étalées comme les doigts d'une main sous les poutres épaisses du toit. Elle n'en revient toujours pas d'habiter dans un endroit pareil. Arrangé avec goût, en plus. Celui de Martin. Un choix de couleurs et de matières hérité de sa famille normande qu'elle a

immédiatement adoptée. Murs jaunes. Meubles anciens en acajou recouverts de cuir ou de velours. Avec, ici et là, des marines accrochées sur les murs. C'est simple, elle est tout de suite rentrée dans les cadres.

Derrière la vitre, la rue est bleue du jour en train de se lever et sur ses cuisses son tee-shirt a des reflets de la même couleur. Elle attrape un gilet abandonné la veille sur une chaise et se glisse dans sa chambre. Puis, elle ouvre en grand les deux portes de son armoire. Que va-t-elle porter ce soir ? Martin l'aime en jean, mais elle a envie de mettre sa robe bleu foncé. Il trouve que le denim lui dessine un cul de princesse africaine. Un jean, un tee-shirt blanc et un blazer, c'est la tenue qu'elle avait lorsqu'il l'a rencontrée pour la première fois, il y a trois ans. Il était chargé des grands comptes d'une banque. Vice-directeur. Elle, elle avait vingt ans et venait de quitter les petites mères pour se fabriquer une nouvelle vie à Paris. Par chance, elle avait dès son arrivée décroché un poste de vendeuse puis de responsable dans une boutique de vêtements près de l'agence de Martin. Lorsqu'elle venait retirer de l'argent au distributeur de billets, elle le voyait souvent à travers la vitrine de la banque, courbé sur sa table comme une lampe de bureau, en train de gribouiller sur des post-it pendant qu'il parlait au téléphone. Parfois, c'était une voiture ou un avion. Parfois, elle ne distinguait pas. Il s'appliquait à quadriller au stylo-bille, puis, lentement, à noircir certaines zones. On aurait dit un rituel bizarre. Presque chaque jour, elle avait pris l'habitude de

l'observer. Et presque chaque jour, elle le surprenait, pendu à son portable en train de dessiner. Son dos comme un mur auquel elle avait envie de s'appuyer. Ses mains larges et osseuses, articulées calmement au-dessus de son bout de papier, près de son ordinateur qui attendait. Ses costumes croisés, impeccables, sur des pantalons parfois trop serrés. Il la troublait.

Et puis un jour, au moment de la fermeture, alors qu'il s'apprêtait à partir, ils s'étaient bousculés sur le trottoir et il l'avait invitée à boire un verre. Sans introduction. Sans présentation. Juste parce qu'elle ressemblait à sa frangine, avait-il rigolé. Une vodka tomate au bar de l'hôtel, tout près. Elle n'en avait jamais bu. Et le soir même, ils étaient tombés amoureux. Comme ça. Ses yeux dans les siens. Un paquet de guimauve dans le ventre. Et des discussions. Beaucoup de discussions. Enfin, c'était surtout lui qui discutait. Elle n'osait pas encore. Il avait des tas de choses passionnantes à lui raconter et elle l'écoutait. Ce soir-là, elle s'était sentie pleine de ses mots et de ses gestes. Il était entré dans sa peau. Une surprise. Sa grand-mère lui avait tellement répété qu'il fallait se méfier des hommes.

Mais Martin n'était pas comme les autres. Il l'emmenait dans des endroits beaux et insolites, en lui tenant fermement la main sans jamais la lâcher. Sûr de lui, il la guidait et l'empêchait de tomber. Il avait tout compris. Elle aimait sentir sa poigne et sa force et sa présence à ses côtés. Elle aimait son élégance et sa manière de se tenir imposant fiable

aimant. Sa façon de la trouver jolie. Vraiment jolie. À l'intérieur, aussi. Et, plus que tout peut-être, elle aimait sa normalité. Avec lui, le quotidien était simple et à angles droits. Sans cris. Sans poussière.

Elle se souvient de la première fois où il l'a convaincue d'explorer avec lui les fonds sous-marins. La liberté folle qu'elle a ressentie dans l'eau, tournant et retournant sur elle-même, avec son détendeur dans la bouche et une murène qui la regardait. Et lorsqu'elle a défié la pesanteur, suspendue à l'horizontale au-dessus des vagues, cramponnée à un catamaran. Sans oublier l'univers des vins auquel il l'a initiée. Avant, elle n'avait jamais trempé ses lèvres dans un Mouton Rothschild, un Barolo ou un Château Palmer. Avant, elle ne faisait pas la différence entre un beaujolais et un bordeaux. Sa mère buvait peu de vin, la vieille-en-sucre le trempait dans sa soupe avec un bout de pain et sa grand-mère répétait que l'alcool donnait le cancer, la mort, et toute une panoplie de maladies incurables autant qu'inconnues. Avec Martin, elle avait découvert les voyages dans les caves, les odeurs de moisi qui éveillent les papilles, le plaisir de sentir le chien mouillé, la terre après la pluie, les sensations de velouté ou de rugosité qui ont une couleur sang séché. Qu'est-ce qu'elle a aimé tous ces vins qu'il lui a fait goûter. Qu'est-ce qu'elle aime les picotements de soulagement qui s'éparpillent dans son corps comme des dominos minuscules dès la première gorgée. Pour tout ça et pour le reste, elle s'était sentie sauvée lorsqu'il lui avait demandé, il y a quelques mois, si elle avait envie de mélanger ses

meubles et ses rêves aux siens. Elle s'était sentie sauvée et elle avait dit oui.

Le téléphone la fait sursauter. Cinq coups de klaxon et un animal qui s'agite sur sa table de chevet. Elle abandonne sa penderie pour décrocher. C'est lui. Il ne faut pas qu'elle oublie de porter son costume bleu marine au pressing, il en a besoin la semaine prochaine. Et surtout, qu'elle soit prête à dix-huit heures ce soir. Il passera la chercher en taxi en bas de leur immeuble pour aller à l'aéroport. Il a réservé une voiture de location et une chambre d'hôtel pour la nuit. Si leur avion décolle à dix-neuf heures comme prévu et s'il n'y a pas d'embouteillages sur la route, ils devraient arriver à vingt et une heures. Pile pour le dîner. Il est tellement heureux de rencontrer enfin sa famille.

La boulangerie n'est pas encore ouverte. La vieille-en-sucre a mal aux jambes. Avec l'âge, elles gonflent sous ses bas quand elle marche trop longtemps. Pourtant, de la maison à la boulangerie, il n'y a pas plus de dix minutes et deux rues perpendiculaires. Il n'empêche. Les deux élastiques qui retiennent ses longues chaussettes en mailles grises lui scient les cuisses. Elle a des varices, de minuscules vers rouges et bleus qui se dandinent sur sa peau devenue presque transparente avec les années, et ses pieds déformés boudinent ses sandales. Surtout les gros orteils. Même sous la toile, elle les sent entortillés. Mais il n'y a que ces espadrilles qu'elle supporte. Sa fille, la Fernande, lui a bien offert des bottines en cuir et semelles de veau avec un écusson gravé, mais elle ne les porte que dans les grandes occasions. Quand elle est invitée à manger chez la mère de Rose. Elle y va presque tous les dimanches après la messe. Babeth leur prépare un poulet rôti avec des patates rissolées dans de la graisse d'oie, et

elles passent l'après-midi assises devant la télé, côte à côte sur le vieux canapé en cuir marron, à s'écouter respirer. Elles n'ont même pas besoin de se parler, elles se connaissent de l'intérieur. Parce que c'est elle qui gardait Babeth quand elle était niña, pendant que la Fernande travaillait. C'est elle qui imaginait chaque jeudi, samedi et dimanche de quoi occuper la petite. Ensemble, elles faisaient des batailles géantes avec le jeu de tarot. Elles faisaient des parties de petits chevaux qui n'étaient jamais pressés de rentrer à l'écurie. Elles faisaient des cabanes avec les draps. Ensemble, elles faisaient passer le temps.

La vieille-en-sucre s'appuie au mur de brique en attendant que la boulangerie ouvre. Encore aujourd'hui, Babeth prend soin d'elle sans la faire se sentir si lourde et si incapable qu'elle n'aurait plus qu'à s'excuser de ne pas encore être montée au Ciel. Rien à voir avec la Fernande. C'est pour ça qu'elle va se débrouiller pour aller vivre chez sa petite-fille, plutôt que de rester chez sa fille. Elle y pense depuis des mois. Jusqu'à présent, elle ne savait pas comment s'y prendre. Mais aujourd'hui, c'est différent. Elle a son idée. Babeth l'a invitée à manger ce soir chez elle parce que la pequeña vient pour la première fois leur rendre visite avec son bon ami et la vieille-en-sucre va en profiter. Son arrière-petite-fille vit à Paris maintenant, ça fait trois ans qu'elles ne l'ont pas vue. Elle a sa vie, c'est normal. Heureusement que Babeth a des nouvelles de temps en temps. Comme la vieille-en-sucre les a gardées chacune à tour de rôle, elle a parfois l'impression qu'elles sont

Remerciements

Merci à Raymonde Cester, et Mathiou Cester, Chantal Daubin et Daniel Daubin pour leur affection bruyante ou silencieuse.

Merci à Malo Roudeix pour ses encouragements rieurs.

Merci à Anne-Laure Barret pour son soutien.

Merci à Éric Genetet pour sa patience.

Merci à Patrice Hoffmann, Alix Penent d'Izarn, Tatiana Seniavine et François Durkheim pour leur attention bienveillante.

Composition et mise en page



N° d'éditeur : L.01ELJN000458.N001
Dépôt légal : février 2012